

tous les jours pour l'étude, tant il était persuadé qu'une science commune ne suffit pas à un évêque qui est obligé d'être en état d'instruire le peuple et dont les lèvres doivent être plus encore que celles des prêtres les dépositaires de la science.

De là encore ce fond de science qu'il avait acquis avec tant de travail et qu'il communiquait avec tant de facilité, tantôt dans des exercices de son séminaire, où, comme l'aigle voltigeant au-dessus de ses petits pour les exciter et leur apprendre à voler, il mettait son plaisir, à disputer, à conférer avec les jeunes ecclésiastiques, à les voir élever sous ses yeux, les instruire par lui-même, et les former de sa main ; tantôt dans les conférences qu'il a instituées parmi les prêtres où comme un bon père de famille, il tirait du trésor de son esprit les nouvelles connaissances dont il les enrichissait et repandait en eux comme une nuée féconde les rosées salutaires de sagesse dont il était rempli ! Que ne puis-je, MM., vous dépeindre ici au naturel, cet esprit de conseil et de conduite si nécessaire à un évêque et qui semble avoir été le propre caractère de notre illustre prélat ! Saint Paul nous assure que celui qui ne sait pas conduire sa maison, est incapable de gouverner celle de Dieu.

Quel ordre M. de Pontbriand n'a-t-il pas mis dans la sienne ! Bien éloigné des faux principes de l'orgueil des grands qui croient s'avilir, se dégrader en s'abaissant chez eux à des offices domestiques et qui regardent comme des soins roturiers ceux de se former des serviteurs dignes d'eux-mêmes ; il choisissait les siens parmi de jeunes enfants de la campagne à qui il tenait lieu de père plus que de maître et les formait à la piété en même temps qu'à son service, stylant chacun aux fonctions de son emploi et assistant avec eux à la prière et à la lecture qui s'y faisait tous les jours